

## Donizetti et Bellini à Reims

Le mois de mars s'est ouvert et refermé à Reims avec un ouvrage belcantiste. Le dimanche 2 mars, le Grand Théâtre a retenti de la musique de *Don Pasquale*. Cette production tourne depuis quelques années dans différents théâtres, et il m'avait été donné de la voir en mai 1994 à Paris<sup>1</sup>. Costumes et décors de belle facture lui assurent des reprises nombreuses et ne manquent pas de charme, même si le jardin du troisième acte, par trop stylisé, rivalise assez mal avec l'appartement de Don Pasquale, véritable bric-à-brac d'un antiquaire, amateur de beaux objets, mais qui voudrait bien aussi aimer quelque jeune personne, quelque "âme innocente, ingénue [...] pour rendre [son] cœur heureux". Dans le rôle-titre, Michel Trempont, "de la vieillesse oublie les maux [et se] sen[t] jeune comme à vingt ans". Je dois dire que ce baryton belge de presque soixante-dix ans a conservé une belle énergie physique et vocale et donne étonnamment vie à ce barbon sympathique et ridicule, crédule et bonhomme. Le reste de la distribution est composé de jeunes chanteurs qui se produisent sur les scènes depuis quelques années seulement. Dans le rôle du neveu, le ténor Mario Zeffiri que j'ai découvert à Montpellier, le 21 juillet 1993, dans *il Barbiere di Siviglia* de Francesco Morlacchi, m'a séduit: la voix permet bien de restituer les sentiments contrastés et fougueux de ce jeune enthousiaste. Il a très bien rendu l'aria qui ouvre le deuxième acte et tenté des variations, un peu raides mais louables, dans le *da capo* que peu de chanteurs osent interpréter à la scène. La sérénade du dernier acte était également pleine de délicates nuances. Le baryton allemand Peter Edelmann incarne un Docteur Malatesta un peu terne. Sa voix est belle, mais le jeu scénique du chanteur manque d'enthousiasme et on a un peu de mal à s'imaginer derrière l'ami de Don Pasquale l'homme facétieux qui a conçu le projet que l'on sait et qui manipule le vieil avare. Pour interpréter la prompte et vive Norina, Victoria Loukianetz, jeune soprano russe, ne m'a pas complètement convaincu: certes elle donne, du mieux qu'elle peut, vie à ce personnage qui connaît les effets "d'un petit sourire vaguement esquissé [ou] de trompeuses larmes", mais, par moments, la rudesse de la voix empêche toutes formes d'émotions, et la chanteuse ne contrôle pas toujours la puissance de sa voix qu'elle projette parfois violemment, sans trop se soucier des nuances. On peut le regretter et on pourrait même se demander comment ce soprano peut posséder à son répertoire les rôles d'Adina, Gilda ou Elvira. À la tête des chœurs et de l'orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie, le jeune chef Gilles Nopré, que j'avais déjà beaucoup apprécié en octobre dernier quand il dirigeait une superbe *Giselle* dans ce même théâtre de Reims, a montré beaucoup d'assurance et d'énergie dans sa direction.

Le 30 mars, Bellini était cette fois-ci à l'affiche avec sa *Norma*, dans une production que l'Opéra Royal de Wallonie avait créée en juin 1994 et qu'interprétaient déjà quelques-uns des chanteurs d'aujourd'hui<sup>2</sup>. Dans des décors sobres, voire quelque peu austères, se met en place cette tragédie qui semble héritée des grands drames antiques. Dans le rôle-titre, Frances Ginsberg montre une grande autorité, même si son "casta diva" qu'elle a comme murmuré sans parvenir à lui donner une allure éthérée voire extatique, m'a plutôt déconcerté. La voix est ample et montre des nuances émouvantes, notamment dans les duos avec Adalgisa ou Pollione; elle manque toutefois d'une certaine souplesse dans les vocalises. Face à la druidesse, Mariana Cioromila donne vie à la jeune prêtresse qui est tombée amoureuse de Pollione. Le soprano roumain que j'avais découvert dans le rôle de Sara, dans un *Roberto Devereux* donné à Wien en octobre 1990, affiche de belles qualités vocales. Dans ce rôle où la chanteuse apparaît essentiellement dans les deux longs duos centraux de l'ouvrage, Mariana Cioromila se montre très pathétique et son timbre de voix se combine bien à celui du soprano américain, faisant naître toute l'émotion qui convient au face-à-face du début du second acte. Pollione est interprété par le ténor espagnol Ernesto Grisales Cardona que j'ai entendu pour la première fois dans le rôle de Manrico d'*il Trovatore* le 3 avril 1990 à Toulouse. L'impression que j'avais ressentie à l'époque se confirme aujourd'hui. Si la voix est chaude, généreuse, puissante, elle fait preuve, par moments, de quelques approximations et le ténor rencontre des difficultés dans les aigus, durs, engorgés voire faux. En revanche, la basse polonaise Wojtek Smilek m'a profondément impressionné. Lorsque j'avais entendu ce chanteur pour la première fois à Reims dans le rôle de Jorg du *Stiffelio* de Verdi<sup>3</sup>, j'avais trouvé cette voix intéressante. Aujourd'hui, le rôle d'Oroveso lui permet de montrer davantage de réelles qualités vocales. De ce point de vue, il est celui qui répond le mieux aux exigences belcantistes de cet opéra de Bellini. À la tête des chœurs et de l'orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie, Friedrich Pleyer a su insuffler une dynamique électrisante à la représentation au cours de laquelle le public, très nombreux, s'est montré tout particulièrement chaleureux, voire enthousiaste.

<sup>1</sup> Cf. mon compte-rendu dans la *Newsletter* n° 63.

<sup>2</sup> avec Michèle Lagrange (Norma), Mariana Cioromila (Adalgisa), Christine Solhosse (Clotilda), Ernesto Grisales (Pollione), Vladimir de Kanel (Oroveso), Guy Gabelle (Flavio) sous la direction de Francesco Corti.

(En caractères gras sont indiqués les chanteurs que l'on pouvait de nouveau entendre à Reims)

<sup>3</sup> Cf. mon compte-rendu dans la *Newsletter* n° 62.